

Demie-teinte
Woyzeck

Michel Vaïs

Numéro 132 (3), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65233ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (2009). Compte rendu de [Demie-teinte / *Woyzeck*]. *Jeu*, (132), 33–34.

Woyzeck

TEXTE DE GEORG BÜCHNER / ADAPTATION BRIGITTE HAENTJENS, AVEC LA COLLABORATION DE LOUIS BOUCHARD, FANNY BRITT, STÉPHANE LÉPINE ET MARIE-ÉLISABETH MORF / DRAMATURGIE MÉLANIE DUMONT
MISE EN SCÈNE BRIGITTE HAENTJENS ASSISTÉE DE COLETTE DROUIN / SCÉNOGRAPHIE ET ACCESSOIRES
ANICK LA BISSONNIÈRE / COSTUMES YSO / LUMIÈRE CLAUDE COURNOYER / MUSIQUE ORIGINALE (COMPOSITION ET MUSIQUE SUR SCÈNE) ALEXANDER MACSWEEN / MAQUILLAGE ET COIFFURE ANGELO BARSETTI
AVEC PAUL AHMARANI (LE DOCTEUR), CATHERINE ALLARD (MARGRETH), MARC BÉLAND (FRANZ WOYZECK),
RAOUL FORTIER-MERCIER OU VICTOR CROTEAU (L'ENFANT), PIERRE-ANTOINE LASNIER (L'ARTISAN),
GAËTAN NADEAU (ANDRÉS), SÉBASTIEN RICHARD (LE TAMBOUR-MAJOR), ÉVELYNE ROMPRÉ (MARIE)
ET PAUL SAVOIE (LE CAPITAINE).
PRODUCTION DE SIBYLLINES, PRÉSENTÉE À L'USINE C DU 17 MARS AU 4 AVRIL 2009.

MICHEL VAÏS

DEMI-TEINTE

Ce *Woyzeck* ne restera pas dans ma mémoire autant que mes cinq ou six précédents. Pièce trouée laissée à l'état de fragments par son jeune auteur trop tôt emporté par le typhus, l'œuvre n'a pas fini de tenter des metteurs en scène audacieux d'envergure, qui désirent suppléer par les ressources du théâtre à un texte à bien des égards énigmatique.

Denis Marleau, dans une mise en scène mémorable, avait, en 1994, tiré la pièce du côté de la communauté amish de la Nouvelle-Angleterre. Et Pierre Lebeau, qui avait dû endosser le rôle-titre au pied levé, avait composé dans cet univers austère un être tourmenté jusqu'à l'extrême, mêlant une apparente force physique à une déchirante fragilité intérieure. Plus récemment, l'acteur hongrois Zsolt Nagy qui, dans la mise en scène de Árpád Schilling (programmé par le FTA en 2004 à l'Usine C), interprétait un *Woyzeck* nu jouant dans le sable semblait baigner dans une innocence enfantine que seule venait gâcher la prise de l'uniforme qui le transformait en homme. Toute l'action se déroulait à l'intérieur d'une grande cage et les mictions irrépressibles de *Woyzeck* étaient symbolisées par des outres de plastique transparentes dangereusement suspendues au-dessus des personnages. Je me souviens même de la mise en scène de Gilbert David au Théâtre de la Veillée (qui ne s'appelait pas

encore le Prospero), en 1987, où Benoit Lagrandeur, qui n'avait pas encore atteint la maturité qu'on lui connaît aujourd'hui, campait le pauvre hère que tout et tous condamnaient. Il y avait dans son *Woyzeck* une vérité simple et par là implacable, irrémédiable. Ce n'est pas le cas avec le personnage que nous a offert le prodigieux comédien qu'est Marc Béland, qui apparaît ici sous-utilisé, hésitant entre soumission et révolte, air piteux ou air malheureux. C'est une composition en demi-teinte à laquelle cet acteur ne nous a pas habitués.

Mais dans la mise en scène de Brigitte Haentjens, j'en ai surtout contre la dichotomie entre, d'une part, une scénographie d'une somptueuse simplicité et, d'autre part, une traduction-adaptation renvoyant à des chansons populaires, à des airs de folklore (avec danse à claquettes !) et à une langue populaire paraissant forcée dans la bouche de certains interprètes, car ils n'ont pas tous le même accent. S'il a fallu se mettre à six (!) pour adapter ce texte afin de le rendre digeste *hic et nunc*, le moins que l'on puisse dire est qu'on l'a peut-être un peu trop travaillé...

Certes, le dispositif scénique, cette longue passerelle métallique se profilant sur la droite à mi-hauteur, suscite l'admiration par sa modernité, mais elle jure avec les prouesses podorythmiques du



Woyzeck de Georg Büchner, mis en scène par Brigitte Haentjens. Spectacle de Sibyllines, présenté à l'Usine C au printemps 2009. Sur la photo : à l'avant-plan, Marc Béland (*Woyzeck*), Évelyne Rompré (*Marie*) et Sébastien Ricard (*le Tambour-major*). © Lydia Pawelak.

Tambour-major et toutes ces chansons à deux sous. Évidemment, le milieu d'où vient et où vit le brave soldat Franz peut être transposé dans un autre univers que celui d'une ville de garnison de la campagne allemande (Marleau l'avait compris), d'autant plus que, répétons-le, Büchner n'a laissé que des fragments. Mais opter pour des airs aussi connotés que des chansons de Claude Dubois ou de Gilles Vigneault envoie le spectateur à mille lieues du drame qui se noue ici. Cela manque de cohérence.

Si Évelyne Rompré touche par sa Marie fragile et insondable, si les éclairages de Claude Cournoyer arrivent à découper des espaces variés sur l'immense plateau vide, le choix fondamental de la metteuse en scène m'a, cette fois, laissé imperméable au sort de Franz et aux tentatives d'au moins deux interprètes que j'admire : Paul Savoie et Marc Béland. ■